




Olivier Rolin

Entretien

avec Anne Segal & Gérard Cartier

*L'ensemble de l'entretien avec Olivier Rolin est écoutable sur la [Sonothèque](#) ou à partir des icones . Cette retranscription (légèrement amendée) a été organisée en plusieurs chapitres pour en faciliter la lecture. Signalons la publication très récente du premier volume des œuvres complètes d'Olivier Rolin, sous le titre *Circus 1* (Seuil, 2011), couvrant la période 1980 - 1998. On pourra aussi consulter le site suivant, consacré à l'auteur : <http://www.olivier-rolin.fr>*

*AS : Olivier Rolin, bonjour, et merci de nous accorder cet entretien pour le numéro 5 de la revue Secousse. Nous avons dans l'idée de parler des rapports que pouvait entretenir la littérature et le politique. Notre entrée dans votre œuvre a été l'un de vos derniers livres, *Bric et Broc*, dans lequel vous abordez ce sujet. Vous avez eu une enfance au Sénégal...*

OR : en partie...

Politique et littérature

AS : ...puis retour en France, le bac, une prépa à Louis Legrand, normal sup et Mai 68. À cette époque-là vous avez 20 ans. Vous participez à la création de la Gauche Prolétarienne, un peu comme vous seriez rentré dans la résistance, en son temps.

OR : Oui. C'était quand même moins dangereux !

*AS : Avec la même conviction, en tout cas. Après un véritable engagement en politique, dont vous sortez un peu meurtri (d'ailleurs, l'un de vos livres, *Tigre en papier*, parle très bien de cette période – ce livre a eu le prix France Culture), vous entrez au Seuil comme secrétaire d'édition avant d'en devenir également l'un des auteurs. Vous abordez l'écriture par le roman car, dites-vous, « le roman est le territoire des pensées hésitantes » : « La politique range, le roman dérange ». *Ma première question est un peu naïve : si vous n'aviez pas vécu votre engagement politique au départ, pensez-vous que vous seriez devenu écrivain ?**

OR : Ce n'est pas une question si naïve que ça. Naturellement, je ne peux pas vous dire ce qui serait advenu si telle ou telle chose n'avait pas eu lieu. Je ne peux pas vous dire ce qui serait advenu si la Révolution française n'avait pas eu lieu, etc. Je n'en sais rien. Mais, en tout cas, il est tout à fait possible, en effet, que je ne sois pas devenu écrivain. Je ne suis pas de ceux, s'ils existent – mais je crois qu'ils existent, ils le disent en tout cas – qui depuis le plus jeune âge ne rêvent que de devenir écrivain. Quand j'étais adolescent, je passais plus de temps à des activités (comme j'étais en effet en Afrique) comme la chasse sous-marine par exemple, qu'à lire Flaubert. Ça n'était pas une vocation impérieuse, un appel impérieux. Pierre Michon, qui est un ami, raconte

comment, quand son instituteur lui lisait *Salammô* ou *La légende des siècles*, la foudre lui tombait dessus – la foudre des mots lui tombait dessus. Moi, je ne peux pas dire que j'ai eu cette révélation. Et donc, c'est vrai, il se trouve que j'ai commencé à écrire... excusez-moi, je l'ai déjà dit, il m'est déjà arrivé de l'écrire pas mal de fois, mais comme c'est la vérité, je ne peux que la répéter (c'est *ma* vérité, en tout cas)... j'ai commencé à écrire pour réfléchir, en effet, à ce qui m'était arrivé pendant ces presque sept années de vie militante extrême. Sept années, justement, où j'avais rompu – je n'aime pas dire « *je* », parce qu' on était nombreux à l'époque, ce n'était pas une aventure individuelle – nous avons rompu avec presque tout ce qui nous *attachait* avant : c'est-à-dire qu'on avait rompu avec nos familles, même si ce n'était pas toujours la guerre, d'ailleurs ; on avait rompu avec nos études, on avait rompu, justement, avec des pratiques comme la lecture, etc. ; on avait rompu avec tout, à vrai dire. Donc, quand on passe 6 ou 7 ans dans cette espèce d'exil de tout ce que l'on a été avant, et qu'on n'a que 20 ans, c'est une expérience énorme et très bouleversante. Quand on a décidé d'arrêter, on s'est retrouvés tous plus ou moins sur le flanc, dans un état de désorientation, et de souffrance aussi, il faut bien le dire. On a tous essayé de comprendre ce qui nous était arrivés – pas de régler des comptes, on ne désapprouvait pas, on n'avait pas l'impression de s'éveiller d'une folie, ce n'était pas ça, mais on n'en voulait plus quand même) : qu'est-ce qu'on ne regrettait pas, qu'est-ce qu'on avait appris, de quoi nous ne voulions plus, faire la part de tout ça. La forme que ça a pris pour moi, ça a été d'écrire. Et, encore une fois, pas tout de suite. D'écrire quelque chose (autant que je me souviens, c'est il y a très longtemps), quelque chose qui n'a pas été tout de suite un roman, qui a été des notes que je prenais, des réflexions, si on peut dire, etc. Et puis, progressivement, je ne sais plus comment, s'est imposée à moi l'idée que, pour organiser ces réflexions, cette pensée hésitante, pour donner une forme à tout ça, il n'y avait pas d'autre solution que de tenter un roman. De le tenter avec scrupule, et avec de la gêne, puisque avant, quand je faisais encore des études, à normale sup, je prétendais être philosophe, et la philosophie me paraissait une activité noble ; après, j'ai fait de la politique, qui me paraissait aussi une activité noble. Le roman, à vrai dire, je craignais que ce ne fût une activité un peu futile. Donc, j'avais de la gêne à faire ça. Mais tout de même, c'est ce que j'ai fait, et c'est ça qui m'a permis de réfléchir, en effet. Donc, pour répondre à votre question, le fait est que je suis venu à la littérature parce que j'avais fait de la politique. Je ne peux vous dire, si je n'avais pas fait de la politique : peut-être que j'aurais été marin, par exemple... Naturellement, j'imagine toujours que je serais commandant ! Peut-être que je commanderais un pétrolier... je n'en sais rien.

AS : À propos de *Tigre en papier*, roman en grande partie autobiographique, qui relate vos années d'activisme et de clandestinité, vous avez dit lors d'un précédent entretien : « C'est parce que je travestis la vérité que je défends et illustre l'histoire secrète qui nous a liée ». Cette affirmation ne pourrait-elle pas s'appliquer à l'ensemble de vos écrits ? Et même, ne serait-elle pas la démarche appliquée à tout écrit autobiographique ?

OR : Sans doute, mais même si la plupart de mes livres, en effet, ont une espèce de racine autobiographique, plus ou moins grande, plus ou moins puissante, ce n'est pas mon souci de faire de l'autobiographie, je ne le revendique pas ; et même, je dirais que si je pouvais m'en écarter, je le ferai bien volontiers : je ne suis pas un adepte, un défenseur, un thuriféraire, un propagandiste du moi, du « *moi je* », de l'autofiction. Il se trouve que, peut-être parce que ce qu'on appelle l'imagination est une faculté qui n'est pas si développée chez moi, je parle toujours de choses que j'ai vues, que j'ai vécues,

que j'ai croisées. Simplement (c'est une banalité que je vais dire), toujours, le travail de la mémoire est évidemment un travail d'érosion, de dissimulation, de transformation. C'est drôle, hier soir je rentrais, je suis passé devant un immeuble rue Gay-Lussac, et je me disais : mais dans cet immeuble, rue Gay-Lussac, dans les premiers jours de 68, un type (je ne me souviens plus du tout comment il s'appelait ; il était, je crois, le fils d'un avocat assez célèbre) nous a montré un flingue que son père avait. On avait envie de prendre ce pistolet, peut-être l'a-t-on pris d'ailleurs, mais je ne pense pas... Et je me disais : c'est ça mon souvenir maintenant, et probablement qu'à peu près tout là-dedans est inventé ; peut-être que ce n'était pas rue Gay-Lussac, peut-être qu'il n'était pas le fils d'un avocat célèbre, peut-être que ce n'était pas un flingue mais... mais, quand même, si, je pense que c'était un flingue... certainement qu'on ne l'a pas pris, en tout cas, etc. Mais c'est ainsi, selon un processus comparable à celui que la mer adopte pour fabriquer des galets : c'est ça qui reste maintenant. Mes écrits sont toujours des souvenirs formidablement retravaillés, mais pas seulement par le travail propre à l'art, disons aussi par celui de l'érosion mémorielle, par la dissimulation propre à la mémoire.

GC : Dans Bric et broc, votre dernier livre, une réflexion m'a frappé. Citant Barthes, qui écrivait que « le style c'est la pratique écrite de la nuance », vous dites : « Eh bien, en ce sens-là, il y a une nécessité que le discours politique manque de style ». Il fut un temps, pas très lointain, où l'on donnait en modèle de style certains discours politiques (par exemple ceux des orateurs romains). Est-ce la méfiance vis-à-vis des idéologies qui a changé notre perception ? (vous écrivez « L'idéologie, c'est la passion du faux-témoignage, et c'est une passion impérieuse » – c'est dans Tigre en papier) ? Est-ce l'un des fruits de l'expérience historique ?

*OR : D'abord je joue un peu avec les mots, évidemment, quand je dis « en ce sens-là il est nécessaire que le discours politique manque de style ». Ce que je veux dire, c'est qu'il manque de nuances. En revanche – je veux justifier cette affirmation – il est de l'essence du discours politique (quand je dis *discours politique*, je ne parle pas simplement des orateurs), de la parole politique d'être nécessairement sans nuance. Un homme politique qui prétendrait que peut-être ce serait bien comme ça, mais que peut-être aussi autrement, et que peut-être ses adversaires n'ont pas tout à fait tort, etc. ce mec-là n'irait pas loin. Ce que je voulais dire, c'est ça. Le discours de la littérature, le discours romanesque est un discours de l'incertitude, de l'ambiguïté. Un héros de roman, si je puis dire, ne peut pas, ne doit pas être tout d'un bloc, sinon c'est simplement un personnage de bande dessinée. Tandis que le discours de la politique est un discours affirmatif, catégorique. Et ça ne l'empêche pas quelquefois (je trouve que ça n'est plus le cas) d'avoir du style. Peut-être que les discours de Jaurès... je ne les ai jamais lus, mais peut-être qu'ils avaient du style, peut-être qu'ils étaient bien écrits ; il n'en reste pas moins qu'ils n'étaient pas nuancés. Ce n'est pas très intéressant ce que je vous ai répondu !*

GC : Si, c'est au contraire très intéressant ! C'est vrai que la question était finalement : « Est-ce qu'il peut y avoir un discours politique avec du style ? »

OR : Oui, il est très possible, il est très probable... Mais oui, tenez, par exemple, il y a les discours politiques de Victor Hugo, qui sont absolument extraordinaires, bien sûr.

GC : On va mettre d'ailleurs, dans le prochain numéro de Secousse, le discours contre la loi Falloux de Victor Hugo...

OR : Oui, voilà ! J'ai oublié ce discours contre la loi Falloux, mais il est certainement formidable. Moi, de temps en temps, je regarde justement des discours d'Hugo, ou même des apostrophes parlementaires, c'est absolument magnifique. Je ne sais pas, mais Chateaubriand ne devait pas être trop mauvais... encore ce ne soit pas sûr, il était peut-être un peu pompeux... Il y a eu des hommes politiques qui avaient du style, en ce sens-là. Mais, encore une fois, dans mon histoire à moi, ce que j'ai découvert avec la littérature, d'abord comme lecteur (puisqu'au fond ma vie de lecteur remonte à l'après-politique) puis ensuite avec le début de l'écriture, c'est qu'il existe une irisation de la pensée, un tâtonnement de la pensée, et que la littérature, c'est son domaine, justement, la claudication de la pensée. Alors que la politique, son domaine, c'est l'affirmation de *ceci est bien, ceci est mal, nous avons raison, vous avez tort*. Les groupes extrémistes pensent ça, mais même Hervé Morin, mettons, pour prendre un type qui n'a pas une grande personnalité, il pense aussi qu'il a raison et que tous les autres ont tort.

GC : *En ce sens, le style des tribuns peut être extrêmement dangereux. Plus il est travaillé, plus il est fort donc – ce qui suppose une certaine recherche stylistique – plus il peut être dangereux...*

OR : Oui, on a vus des orateurs dangereux, oui... Cependant, je n'ai pas très envie d'en parler, car je n'y connais pas grand-chose en éloquence politique. Moi, quand j'ai été dans la folie (car quand même, maintenant, je pense que beaucoup de choses étaient dans la folie), ce n'est pas l'éloquence qui m'y a emmené. D'abord, j'étais maoïste ! Je n'aurais pas compris les discours chinois... mais de toute façon, je ne crois pas qu'ils étaient très éloquents ! Au demeurant, je crois que même l'éloquence, qui était tout de même un certain hommage de la politique à la littérature, au style, en effet, même cela a disparu.

GC : *Il y a le discours de Villepin à l'ONU, c'est le dernier exemple que j'ai noté...*

OR : Peut-être... Il était sûrement juste, je crois qu'on peut le dire. Il était sans doute enflammé, il était peut-être un peu grandiloquent, je ne me souviens plus. Peut-être Villepin, qui est un homme qui a bien des défauts mais qui, sans doute, aime en effet la littérature, à sa façon un peu agitée, peut-être en effet était-il éloquent. Mais enfin, en général, on voit bien que plus aucun homme politique ne se mêle d'être éloquent. Ce qu'il s'agit de faire, c'est de coller aux courbes de l'opinion...

AS : *Vous dites : « la meilleure façon pour un écrivain d'être de son époque c'est d'être contre » ; et plus loin : « À l'esprit du temps, il y a toujours à redire. C'est de ce redire-là qu'on part pour écrire. » Selon vous, tout écrivain véritable est-il un contestataire ?*

OR : Pas forcément un contestataire, au sens un peu mode que ça a. Tous les journalistes de France Inter pensent qu'ils sont des contestataires, par exemple. Je n'appelle pas ça, à proprement parler, être contre *l'esprit du temps*. Mais en un sens plus difficile, plus solitaire souvent, d'être en effet en réaction, en opposition à la doxa ou aux doxas (parce qu'il n'y en a jamais qu'une seule) de son époque, oui, il me semble que c'est de là que me vient l'énergie d'écrire. Je pense à cette phrase de Michaux qui dit, *celui qui chante avec les autres fusillera son frère*. Je pense qu'on ne doit pas chanter avec les autres, oui.

Le voyage

GC : *Votre œuvre se partage à peu près également entre romans et récits de voyage...*

OR : Il y a plus de romans, quand même. *Récits de voyage*, je n'aime pas trop les caractériser ça comme ça, car le récit de voyage est un genre un peu naïf, je trouve... pas systématiquement, mais je n'aime pas beaucoup les collections de voyageurs...

GC : *Le galurin gris, par exemple, est un livre superbe...*

OR : Je vous remercie, mais ce sont des impressions de voyage, ce n'est pas un récit. Mais enfin, pour moi, c'est toujours une espèce d'école d'écriture : la tentative de rendre compte par les mots de choses inconnues, de choses qu'on découvre, de couleurs différentes, de lieux différents ; cette espèce de devoir de transcription que je ne ressens pas quand je suis devant la gare de Lyon et que je ressens quand je suis ailleurs. C'est une école, une discipline.

GC : *Vous semblez avoir une passion de la géographie...*

OR : Oui, c'est vrai.

GC : *...qui transparait aussi dans vos romans. Anne a noté que les titres de vos livres sont souvent des titres géographiques. Dans Le galurin gris, vous écrivez ceci (qu'on aurait pu aussi trouver dans L'invention du monde par exemple) : « La Terre est comme le vaste blason bigarré de nos passions ». D'où la question bien sûr : est-ce que l'on peut dire que vous voyagez en moraliste ?*

OR : En moraliste, vous voulez dire pour en tirer des réflexions...

GC : *Au sens du XVII^e siècle...*

OR : Non, je ne crois pas. Quand je disais : « *La Terre est comme le blason bigarré de nos passions* », je veux dire par là (je ne suis pas le premier à l'avoir dit, Segalen et d'autres le disent) qu'il y a une correspondance, évidemment, entre ce que nous portons en nous-mêmes et ce dont le monde nous entoure. Donc, il y a des paysages de la mélancolie, il y a des paysages de la joie. Le monde peut être pris pour une représentation, pour un théâtre de nos passions, un décor.

GC : *Il y a également une forte présence humaine dans ces impressions de voyage, et quand je parlais de moraliste, je ne parlais pas de morale, bien sûr, mais plutôt du fait de pointer, de mettre en évidence la variété, et les conséquences éventuellement, des passions qui agitent l'humanité.*

OR : Oui, bien sûr. J'ai essayé de voir aussi, par exemple, des situations de crise ou de guerre, de violence, même si je ne suis pas un grand reporter. Mais j'ai été dans des endroits comme le Liban, autrefois, ou l'Afghanistan, entre autres parce que ça m'intéressait de voir comment se comportent les gens dans des situations de danger extrême, de violence, de perte de tout ce qu'ils ont. Ce n'est pas que j'aime la guerre, mais c'est une eau-forte formidable, c'est ce qui fait ressortir la gravure. Je ne sais pas si je peux vous répondre que je voyage comme un moraliste. Je voyage, en tout cas, en

m'intéressant aussi à la géographie humaine, pas simplement à la géographie physique. Surtout, contrairement à des propositions souvent entendues et fausses, je pense que le monde n'est pas du tout semblable en tout point, il n'est pas semblable à lui-même. Là aussi (je l'ai écrit quelque part), la mondialisation a encore beaucoup de boulot à faire avant d'avoir homogénéisé le monde, et j'espère qu'elle n'y arrivera jamais. Celui qui a l'esprit un tant soit peu curieux ne peut pas être immédiatement frappé plus par la variété, la bigarrure, que par la similitude. Donc, ce n'est pas rien, ce n'est pas sans intérêt de voyager. Ça n'est pas du tout, non plus, indispensable : la plupart des grands écrivains... Proust allait de Cabourg à Venise : Venise devait être le point extrême atteint par ses pérégrinations, et cela ne l'a pas empêché d'être Proust ! Donc ce n'est pas indispensable, mais en tout cas c'est une inclination que je ressens fortement : la curiosité pour la diversité du monde.



Le style

AS : Vous dites que le style, ce que vous recherchez dans l'écriture, est une langue sexuée ; qu'il y a du plaisir qui y passe, de la jouissance. Et plus loin vous notez : « Le style est ce qui isole des autres, un exil, une sécession, une retraite hors de la langue commune ». Faut-il en conclure que la recherche de style pourrait finalement, à l'extrême, devenir un plaisir solitaire ?

*OR : Oui, bien sûr ! Cela étant, le sexe qui n'est pas un plaisir solitaire isole du monde aussi. L'amour, il n'y a pas de passion plus isolante. Je ne vais pas dire là des banalités, je ne suis pas chansonnier. Mais enfin, quand on est deux, on est tout seul au monde, tout ça c'est connu ! Mais même l'acte d'amour est une chose où le monde extérieur n'existe pas énormément, quoi qu'en disent les diseurs de bonne aventure, justement. Même celui ou celle avec qui on fait l'amour n'existe pas forcément intensément pour nous, dans ce moment-là. C'est une expérience extrêmement intense et extrêmement isolante. Alors oui, il y a de cela dans la découverte, enfin dans la recherche du style – la *recherche du style* c'est un peu bête comme mot, ce n'est pas un genre qu'on se donne, le style... Mais il n'en reste pas moins que – comme le disait Flaubert, et bien d'autres – il n'y a qu'une expression juste. Il y en a peut-être un peu plus d'une, mais il y a l'expression juste. L'autre jour, je lisais un livre... Dieu sait que j'aime beaucoup Claude Simon, mais *La bataille de Pharsale*, c'est quand même un peu rude à avaler. Mais tout d'un coup, il y a une chose qui est tellement belle : il parle du soleil (c'est une toute petite chose, comme souvent) qui joue sur les sonnettes qui sont sur le guidon d'un vélo, et il dit : « *le soleil accroche des pelotes d'épingles sur les guidons* »... l'espèce de fourmillement d'éclats que cela fait tout d'un coup... cette image est magnifique. Voilà, c'est l'expression juste : on voit le soleil flamboyer sur les chromes d'un vélo. Quand on trouve quelque chose comme ça, quelque chose d'aussi simple que ça, d'ailleurs, mais d'aussi parfait que cela, hé bien, il y a une espèce de très grand plaisir, il y a une joie. Pierre Michon, en parle très bien. Il y a une espèce de joie qui isole, qui sépare de la langue courante, bien sûr, et qui risque fort, même si ce n'est pas ce qu'on cherche, de séparer des lecteurs possibles. Il ne faut pas croire que les gens aiment le style, ce n'est pas vrai ; en effet, ça *dérange* le style. Les gens aiment lire le journal...*

GC : On note dans vos livres une présence insistante des poètes, qu'ils soient explicitement cités (Cendrars, Rimbaud, Cavafis, etc.) ou que vous leur empruntiez,

pour le coller dans votre récit, un vers que rien ne distingue du reste du texte (les grands arums si beaux, par exemple...). Quel rôle joue la poésie dans votre activité de lecteur, et dans votre travail d'écrivain ?

OR : Je pense qu'elle joue un assez grand rôle, mais j'aurais du mal... et peut-être vaut-il mieux d'ailleurs que j'aie du mal à le définir. J'y éprouve, pas toujours, la manifestation justement de cette puissance...

GC : de condensation ?

OR : Oui, cette capacité – il y a ce mot qu'utilise je ne sais plus qui, un mot italien : *icastico* (icastique, pourrait-on dire en français) – tout à coup de faire fulgurer une image, cette espèce de très grande puissance de libération d'une vision dans très peu de mots.

GC : Vous parliez de la foudre des mots tout à l'heure...

Oui, mais on a tendance à faire des phrases là-dessus, parce que la foudre des mots... Oui, voilà, il y a quelque chose comme ça, de l'ordre du coup de foudre, que je rencontre plus évidemment chez des poètes que dans de la prose. Cela redonne confiance, souvent, dans la puissance, dans les puissances de la langue, lire de la poésie.

GC : Vous lisez souvent de la poésie ?

OR : Oui, mais je dois reconnaître aussi que, naturellement, je lis souvent un peu les mêmes : l'espèce de grand âge de la poésie française qui va de Hugo (parce que je ne suis pas de ceux qui en rient) à, disons, les surréalistes. C'est un peu mon champ.

AS : J'ai pu lire dans l'un de vos derniers livres (Bakou, derniers jours) ceci : « Le cercle est ma figure, la matrice de mon intime géométrie. Ce qui revient, l'éternel retour. » Et aussi : « La spirale dont les tours de plus en plus serrées amènent l'Autre à s'engloutir dans le Même. Il faut que ça tourne... ». N'y aurait-il pas une âme de démiurge en vous ?

OR : Si ! Ça fait un peu prétentieux de répondre si, mais en même temps, je pense que si on n'a pas une espèce d'orgueil un peu satanique quand on écrit, ce n'est pas la peine non plus. Je n'y avais jamais songé, mais il y a un vers... Je pense que Borges n'est pas un très grand poète, c'est un poète très classique ; c'est un grand écrivain, j'ai une grande d'admiration pour lui, mais c'est plutôt un grand prosateur. Il y a des vers qui disent que l'orgueil et l'humiliation sont ses « *instrumentos de trabajo* »... il faut avoir cette idée que « *le cercle du ciel mesure sa gloire* », il faut avoir l'orgueil – et on a constamment l'humiliation, parce que, naturellement, on a beau se prendre pour Dieu, on n'est absolument pas Dieu, et on n'est même pas des petits dieux... Mais il faut avoir ce désir démiurgique quand on écrit. Enfin, on ne l'a pas tout le temps. Je vous dirai que, quand j'ai écrit *Bakou, derniers jours*, très franchement, je n'avais pas l'impression d'être en train de faire *La légende des siècles* ! On peut de temps en temps travailler à plus bas voltage, mais il faut qu'il existe en soi cette volonté de créer un monde, cette volonté démiurgique, cette volonté de faire sphère, d'aller jusqu'au cercle de l'horizon... et même au-delà ! Autant je me suis éloigné de la pensée politique, et notamment de la pensée révolutionnaire, autant il faut reconnaître que cette aspiration totalisante, on la

trouvait dans la pensée révolutionnaire. Je veux dire que la révolution ce n'était pas la révolution dans le chef-lieu de canton, ce n'était même pas la révolution dans un seul pays : c'était la révolution mondiale, c'était l'Internationale, etc. Il y avait cette volonté totalisante, globalisante. Je crois que cette ambition immense, on doit en avoir une étincelle dans le travail de l'écrivain.

GC : *A propos d'ambition, l'un des traits de votre écriture, est le recours à tous les niveaux de vocabulaire, du plus savant (y compris des citations en latin ou en grec) jusqu'au plus trivial parfois. Plus qu'une recherche de style, est-ce une façon de dire la totalité le monde ?*

OR : Oui, d'abord. Par exemple quand je parlais de ce livre, *L'invention du monde*, il me paraissait évident, sans même y réfléchir, que prétendant (ce qui pour le coup est un orgueil démiurgique, ou satanique) dire la totalité du monde... (et naturellement, là, c'est l'orgueil, *mi instrumento de trabajo*... mais après, vient *la humiliacion* : car bien sûr, on n'y arrive pas, à dire le monde entier...), prétendant dire cela, bien sûr qu'il fallait qu'apparaissent des tas des niveaux de langue, y compris du français ridicule. Je décris parfois des cérémonies mondaines, les fiançailles d'une jeune oligarque brésilienne, un défilé de mode au Chili sous Pinochet, je m'amusais à essayer d'inventer un style qui corresponde un peu à la presse *people*, quelque chose comme ça. Il fallait dans une réinvention du monde, qu'il y ait de la langue ordurière, de la langue apprêtée et vulgaire comme celle-là, de la langue épique, de la langue de la comédie de boulevard, de la langue de l'Iliade, etc. Qu'il y ait du français, de l'imparfait du subjonctif, et tout ce que l'on veut, qu'il y ait du français ancien et du français moderne – et le français ancien, en effet, cela remonte pour moi jusqu'au latin et au grec. Mais aussi qu'apparaisse des bouts d'autres langues, de celles que je maîtrise un peu, de celles que je ne maîtrise pas... Dans le cas de *L'invention du monde*, il fallait cette polyphonie, la plus étendue possible, me semble-t-il, tout en restant lisible quand même.

GC : *Mais on la retrouve dans pratiquement tous vos livres...*

OR : Oui. Cela étant, j'ai d'autres livres plus modestes. Par exemple, dans mon second livre, *Bar des flots noirs*, il y avait déjà une tentative, non pas de décrire le monde entier, mais enfin : ça se passe entre Trieste, Buenos Aires, je ne sais plus où, Alexandrie... il y a déjà une espèce d'écartèlement géographique, et aussi linguistique. Quoi qu'il en soit, à la question : « *Pourquoi est-ce que l'on écrit ?* » il y a plusieurs réponses, aucune n'étant suffisante ou satisfaisante, bien sûr, mais la première c'est quand même : *par amour de la langue*. Et si, et à quoi ça sert, la littérature, là aussi, plusieurs réponses, et aucune n'est satisfaisante, mais la première c'est que ça sert à maintenir la passion de la langue chez certains, chez ceux qui vont nous suivre, chez ceux qui nous liront encore (espérons) dans dix ans, ou vingt ans ; à maintenir cette passion, à régénérer constamment la passion de la langue. C'est-à-dire la passion de la pensée, puisque plus la langue est pauvre, plus... bon, tout le monde sait ça... Donc, tout dans la langue m'intéresse. J'aime les formes anciennes, j'aime les formes traditionnelles, quelquefois même en poussant ça jusqu'à une espèce de coquetterie (je ne peux pas me résoudre à écrire clef autrement qu'avec un f, parce que j'y vois le *clavis* latin), je m'intéresse aux formes contemporaines de la langue... je les réproouve parfois, mais enfin, je m'y intéresse. Voilà, le *tout* de la langue doit être pris en compte...

GC : *Vous pouvez réproouver certains niveaux de langage, cela ne vous empêche pas...*

OR : Ce que je réprouve, ce n'est pas l'invention de mots, c'est la simplification lamentable du langage qu'induit, plus que le SMS d'ailleurs, la télévision... je ne vais pas faire le procès de la télé, mais c'est ça, cette langue extraordinairement pauvre. Il y a des mots, par exemple... tout est un *enjeu*. Ça ne veut plus rien dire. Il y a une espèce d'impérialisme du mot bouche-trou, du mot attrape-tout, du lieu commun. Tout ça est très banal, je ne vais pas m'étendre là-dessus, mais je n'aime pas la langue contemporaine quand contemporanéité signifie simplement se contenter de 300 mots, lieux communs. Sinon, toutes les inventions, les néologismes m'intéressent, bien sûr.

AS : *Votre écriture est diverse, comme vous venez de le dire, toutes les formes vous intéressent mais, en tout cas dans les livres que j'ai lus, j'ai toujours repéré que vous introduisiez des hésitations...*

OR : Dans ma parole aussi, comme vous le voyez...

AS : *Justement, vous l'écrivez, il y a des mises en doute de votre pensée : vous réfléchissez en écrivant. Il y a des passages de la langue écrite à la langue parlée, il y a une impression que vous cherchez une véritable connivence avec le lecteur. Est-ce une tentation de dialogue avec le lecteur ? Que cherchez-vous exactement ?*

OR : Non, et d'ailleurs je ne recherche pas la connivence du lecteur, parce que c'est vain de la rechercher. On la trouve ou pas, c'est à lui de l'accorder ou de ne pas l'accorder. Et bien souvent... je ne veux pas faire le paranoïaque, mais il arrive très souvent qu'on ne me l'accorde pas. Je lis de temps en temps (je ne parle pas des critiques, mais je lis sur internet) que c'est trop compliqué, que c'est trop touffu – justement, qu'il y a trop de niveaux de langue. En tout cas, je ne peux chercher la connivence de personne. Il ne faut jamais rien chercher quand on écrit, sauf à dire, le plus fortement possible, ce que et de la façon dont on sent qu'on le doit, ce qu'à ce moment-là on veut dire. Après, que ça intéresse ou concerne 1000, 100 des lecteurs à venir, ou des lecteurs du XVIII^e siècle, comme dirait Quignard, ou du XVII^e, c'est une autre affaire. Donc non, on ne recherche pas la connivence. En revanche, il m'est arrivé plusieurs fois de terminer un de mes livres par une phrase un peu légère. Dans *Bar des flots noirs*, par exemple, c'est : « *Passez Muscade* » ; dans *Tigre en papier*, c'est : « *Après rien. On s'en va, vous en faites pas* ». J'aime bien montrer au lecteur qu'avec toute la volonté démiurgique que j'ai dite, je ne me prends pas pour un prêtre. Je n'aime pas le côté... que la littérature serait une transe. Il faut aussi se foutre de sa gueule. Ça oui, je cherche à lui montrer que je me moque de moi, aussi.

GC : *Ce qui suppose quand même qu'il y ait un lecteur, au moment où vous écrivez. Dans un entretien à propos de L'invention du monde, vous dites : « Mon ambition, c'était de le prendre au col. »*

OR : Oui, de le secouer... On sait bien qu'il y a des gens, quand même, qui vont vous lire, et on voudrait les secouer, leur foutre un coup de poing terrible. Comme dit Flaubert, aussi, à propos du style : que ça coupe le souffle. On veut, mais c'est un être inconnu, abstrait. Il ne faut jamais écrire pour essayer de capter quelque chose. Ça, c'est vraiment de la putasserie.

GC: *Une question impertinente, peut-être, pour finir. Dans Bakou, qui est paru l'an*

dernier, on lit cette déclaration étonnante : « Je comprends que mon art, jusque-là, a été sec et sans profondeur, que j'ai eu tort de mépriser ce qu'en ont dit certains critiques ». Il est vrai que vous décrivez là la cause de l'une de vos morts possibles à Bakou : « Pris d'un malaise, je m'abats sur un canapé, d'où une nouvelle attaque me fait rouler au sol. » Faut-il pourtant y lire une confiance déguisée sous un trait d'humour ?

OR : Vous avez reconnu que je paraphrase *le petit pan de mur jaune*, dans Proust, la mort de Bergotte...

GC : Vous en parlez dans *Bric et broc*, je crois...

OR : Celui qui s'aperçoit, en voyant le petit pan de mur jaune de Vermeer, que son œuvre au fond est manquée, était sèche, c'est Bergotte. Je m'amuse à reprendre ça. Votre question c'est : est-ce qu'il n'y a pas une confiance là-dedans ?

GC : Oui, déguisée.

OR : Non, très franchement non. C'était pour me moquer des critiques qui m'ont assassiné et pas pour me moquer de moi-même. Cela m'arrive très souvent de me moquer de moi-même ; là, c'était pour me foutre d'eux. Mais comme ils n'ont pas lu ça, ça leur a échappé. Ça, ce n'était pas un aveu, un doute. Il y a beaucoup de doutes dans ce livre ; j'espère qu'il est assez gai à lire, je pense qu'il est plutôt drôle même, mais c'est un des livres les plus angoissés que j'ai écrit. C'est un livre où, en fait, tout le temps est sous-jacente la question, non pas de ma disparition, de ma mort (même si c'est ça le prétexte : j'ai dit que j'allais mourir, et on va voir si c'est vrai...), mais de ma disparition comme écrivain... Ce doute-là existe, mais il est suggéré, je crois – sans lourdeur, et on peut très bien ne pas s'en apercevoir – mais ce n'est pas dans la phrase sur *le petit pan de mur jaune* que je le manifeste. Vous n'étiez pas loin quand même.

AS: Peut-être avez-vous des choses à rajouter, des questions qu'on ne vous aurait pas posées ?

GC : ou sur quoi vous travaillez en ce moment...

OR : Pas grand-chose. J'écris des petits textes. C'est quelque chose qui me plaît beaucoup, un projet qui remonte à plus de 15 ans. Quand j'ai terminé *L'invention du monde* (donc un grand machin...), je m'étais dit : maintenant, je vais faire un livre qui traitera de toutes petites choses.

GC : Vous en parlez dans *Le Galurin gris*

OR : Oui, voilà, un texte qui s'appelle *Patate germée*. J'ai repris ce projet avec un ami graveur. Ce sera un tout petit livre, entre 10 et 20 textes sur des petites choses. Sont déjà faits l'artichaut, l'asperge, l'oursin, l'huitre...

GC : C'est le voyage de Bougainville...

OR : Oui, si vous voulez, mais c'est aussi *Le parti pris des choses*. Enfin, ce n'est rien de tout ça, mais il y a quelque chose d'affluent qui peut venir de là. Ce sera une petite chose, mais ça me plaît beaucoup de faire ça : ça me plaît beaucoup d'essayer d'arriver à

une forme sur de tout petits textes. Moi, en général, je travaille plutôt dans l'ampleur, c'est vrai...

AS : Ce serait par rapport à des gravures préexistantes?

OR : Non. Je prends un objet. Le dernier que j'ai fait, justement, c'est la patate germée, je viens enfin de me la faire ! Ce n'est pas celle que j'ai le mieux réussie, je pense. L'objet d'avant, c'était encore plus compliqué : c'était un galet. Ponge a fait ça, un galet. Je me suis abstenu de relire Ponge et j'ai essayé de faire 3 pages sur un galet. C'est compliqué, mais on y arrive.

GC : C'est plus difficile que de faire ça sur une chambre d'hôtel...

Oui ! Ensuite, le graveur prend le même galet, et il fait une gravure. On va faire ce petit livre qui s'appellera, peut-être... je voudrais lui donner un titre latin, parce que j'aime bien le latin, comme vous l'avez compris... peut-être que ça s'appellera *Minutalia* : *minutalia*, ce sont des petites choses.

AS : Merci beaucoup.